

*Ce livre arpente le lieu d'une blessure
entre nos vies narrées par les fictions, les langages,
les codes humains, et le reste de la vie terrestre.*

Nous avons été attendus...

WALTER BENJAMIN

I

L'oubli de la Terre

*Où l'on dépeint notre habitation narrative
et le rôle de la fiction dans la façon que nous avons,
nous autres humains, de tenir au monde; et comment
ces fictions nous portent à oublier la vie terrestre.*



Les *Vues de Tolède* du peintre dit El Greco sont contemporaines de la publication du roman *Don Quichotte* : une machine fictionnelle où un personnage, tu t'en souviens, est pris d'une ébriété narrative et ne cesse de désavouer le monde, les choses dont il est peuplé, la nature qu'il traverse. Don Quichotte, à sa façon, est l'annonceur de notre condition vertigineuse, un dévoreur de fictions devenu lui-même être fictionnel hantant sa terre pour transformer ce qu'il y trouve. Il est l'image même de *Sapiens narrans* : un être qui croit plus aux récits qu'il tisse qu'aux épreuves de son corps et du monde. Rappelle-toi : il tombe, se relève, tombe, se relève encore. La fiction en lui est un principe de relèvement, un outil pour éviter l'épreuve de la douleur ; un ressort qui lui permet de désavouer la vie en la transformant par des envoûtements narratifs successifs. En ce sens, Don Quichotte, c'est toi, moi, nous : des êtres d'histoires, d'encodages, qui voudraient échapper au verdict de la vie, mais n'y parviennent qu'en produisant des langages, des récits qui la recouvrent.

De notre déliaison, de notre détachement

Regarde maintenant, cette peinture-là du Greco : la ville de Tolède – notre habitation humaine – cernée par les ravins, le ciel qui menace. Vois cette peinture comme une représentation de notre situation : nous autres, enfants de la modernité, enclos dans les villes et leurs forteresses de signes. Vois sur cette peinture notre ville assiégée par une nature inquiète. Et reviens maintenant au livre de Cervantes, quand l'auteur révèle les circonstances dans lesquelles le manuscrit du roman *Don Quichotte* a été découvert. On est justement à Tolède, dans la rue des soieries, des textes et textiles, et l'auteur se dérobe. Cervantes organise, si tu veux, son *tsimtsoum*, son retrait. Il décrit une scène où l'on apprend que l'œuvre retraçant les aventures du « chevalier à la triste figure » serait le fruit du travail d'un historien. Soudain, tu vois, l'auteur n'est plus l'auteur, il se dépossède et le sol où l'on pensait tenir se dérobe. Voilà le terrain de notre habitation fictionnelle : quand la vie de *Sapiens narrans* se révèle une construction narrative rattachée à un récit instable, et finit par perdre son embase, son point d'appui.

Ici, la fondation tremble, car celui qui dit Je avoue que son histoire a été écrite par un autre, un certain Benengeli. Comme Don Quichotte peuplant sa terre de contes, comme Cervantes fondant son récit sur un écrivain fictif, nous avons, en tant qu'espèce, colonisé le monde et bâti nos habitations *sur* des narrations : mythes,

cosmovisions orales ou écrites, religieuses, scientifiques – qui depuis les premiers foyers de l’écriture se sont multipliées. Nous vivons désormais au vingt et unième siècle dans une nature saturée d’encodages : un monde sur-écrit, réécrit, travaillé et usé par toutes nos biffures. Et ce ciel, ces ravins qui font le paysage de Tolède dans la toile du Greco se rappellent ici à rebours de nos encodages. D’un côté, la machine humaine lancée à l’assaut de la Mancha pour labourer la Terre de ses croyances. De l’autre, l’insistance de la Terre qui résiste à son exploitation narrative et, à travers la toile du peintre, fait acte de présence en imposant la durée du paysage, la découpe minérale des lieux.

Oubli du monde, degré un

C’est une expression bien connue des étudiants en narratologie : *the suspension of disbelief*, la suspension volontaire de l’incrédulité. Nous autres, *Sapiens narrans*, nous avons une extraordinaire facilité à nous laisser happer par les histoires. Mais cette intensité de croyance est sans cesse soumise à la possibilité d’un retrait pour suspendre notre foi en disant : *là, nous ne croyons plus*. À ce degré un, tu comprends, nous faisons encore la distinction entre ce qui est hors de la fiction – la vie – et ce qui est produit à partir d’elle, depuis des codes, des narrations humaines. Nous arrivons encore à percevoir la faille qui sépare la création dérivée de l’autre création, celle qui ne relève pas de nos écritures. La position est ici celle classique du lisant – de l’habitant fictionnel – qui garde une réserve pour ne pas

croire. Nous acceptons l'invention, mais en conservant un pied, une assise, hors de ce jeu d'écriture qu'est la vie humaine. Ici, on consent à croire, en gardant avec soi un *switch de réalité*.

À ce degré un de l'oubli, dans cet envoûtement narratif modéré, on peut encore distinguer un joueur de jeux vidéo qui passe ses journées à tuer d'un réel tueur; la Mancha comme le ravin, comme le ciel peint par le Greco, comme la roche, comme la Terre existent encore, à côté de la fiction qui pourtant les recouvre. Ici, on comprend que ce qui est soumis au cycle de la vie et de la mort échappe, en dernière instance, à l'ensorcellement que *Sapiens* crée en tout lieu et de toute part avec ses encodages. Et si, dans le livre, les efforts de Sancho Panza échouent à ramener Don Quichotte à la concrétude du réel, nous, lecteurs, nous y sommes sans cesse rappelés. Nous percevons le tapis des visions du personnage comme l'oubli provisoire d'une vie où on meurt pour de bon. C'est ce que nous faisons aussi chaque fois que, face à une guerre, un désastre, un attentat, nous nous réveillons des narrations à l'intérieur desquelles nous demeurons. En prenant acte de ce qui meurt, de l'extinction de telle ou telle vie, nous mesurons le degré d'ivresse dans lequel nous vivons. Nous sortons de l'oubli où la production narrative nous retient. Et il faut entendre, ici, cet ensemble fictionnel comme ce que nous autres, humains, nous ajoutons à cette Terre. Dans ce monde hyper-narratif qui est celui du *Quichotte*, se souvenir de la mort, c'est encore tenir au monde.

Oubli du monde, degré deux

Mais ce n'est plus, hélas, comme ça que nous vivons, nous, les enfants de la modernité, les *Sapiens narrans* du vingt et unième siècle; nous sommes des habitants fictionnels; nous ne parvenons qu'au prix d'intenses efforts et souvent dans la crise – face à la mort, au collapse – à nous sortir du tissu serré de nos envoûtements. Nous sommes, à l'image de Don Quichotte, perdus dans nos narrations, encapsulés dans des foyers sémiotiques que certains appellent théories, d'autres calculs, d'autres règles comptables, d'autres plans d'architecte ou modèles économiques. C'est pour nous sortir de ces habitations fictionnelles que nous avons eu besoin au cours des cinquante dernières années de revenir à l'enquête, aux terrains des éthologues, des ethnologues... C'est pour nous rappeler que le monde existe en dehors de nos lignes de code qu'il a fallu promouvoir l'écologie politique, afin de nous sortir de nos alcôves narratives. Mais si nous nous efforçons, aujourd'hui, dans le contexte d'un effondrement de la biosphère et d'une crise de l'habitabilité, de retrouver la Terre et nos liens à la vie nue, les codes poursuivent leur œuvre de recouvrement. La sédimentation fictionnelle se densifie en nous éloignant de la vie terrestre. C'est là l'un des paradoxes de notre situation au début du siècle. Nous ne parvenons pas à sortir de cette logique des encodages; nous ne parvenons jamais vraiment à *revenir à la Terre*. En tant que *Sapiens narrans*, nous prenons conscience du désastre, mais nous ne pouvons pas vivre infiniment

dans l'urgence d'un rappel à la mort, dans l'effroi d'un verdict de destruction. Nous avons besoin de croire, et c'est ainsi que nous nous retournons vers nos envoûtements. Quand survient une catastrophe, nous sommes réveillés, mais la machine narrative se remet en marche : journaux, récits, jeux d'écriture sans limite, nous replongeons dans l'économie générale des histoires, à l'image de Don Quichotte qui tombe et se relève, tombe et se relève. Nous menons une vie où, à chaque chute, chaque effondrement, répond un nouvel élan fictionnel. Nous voyons que les codes politiques, économiques, juridiques détruisent la vie ; et pourtant, nous relançons la *story machine*, la foi et la croyance en nos encodages.

Tu te souviens peut-être, ici, que le roman est avant tout construit en sorties et en retours. Le personnage revient en son foyer – là où ses livres ont été brûlés – puis il repart. Il s'en va et revient, comme nous autres, qui nous élançons dans quelque foi nouvelle – qui promet le salut – pour, un temps plus tard, consigner la ruine causée par cette nouvelle narration. Comme si, chaque fois, la fiction en retombant, ramenait la Terre, la vie, avant de l'oublier dans un nouveau départ, un nouveau transport fictionnel.

Ce deuxième degré d'oubli du monde s'affirme quand l'envoûtement de l'histoire l'emporte sur notre volonté de décroire. Il est palpable dans le *Quichotte*, surtout au chapitre 9 : quand le lisant – toi, moi – nous sommes happés par la narration : le plaisir d'être au monde en le domptant de nos lignes d'écritures. Nous nous deman-

dons alors, pour reprendre le chemin de cette scène inaugurale, à Tolède, cernée par le ravin et le ciel menaçant : et si, suivant les dires de Cervantes, nous acceptions l'auteur fictif, l'inventé, *comme réel*? Et si, en oubliant la mort, en cherchant à l'esquiver, à ne pas y penser, nous endossions ce parti pris de la fiction comme appui?

À ce degré deux, tu vois, l'encodage humain prend la main. Il englobe le dehors, l'enveloppe, le domine dans un tout construit. Dans une telle configuration, nous sommes pris dans la maille de nos narrations. Au lieu de lutter contre la fiction pour nous rappeler au monde, nous oublions que nous sommes croyants ; nous oublions l'archaïque de nos appuis, pour nous donner entièrement au jeu contradictoire des écritures. Et là, en acceptant cette condition – un degré de plus dans le vertige – nous plongeons dans cette vie qui ne cesse de s'attacher à ses codes, que ceux-ci soient le fruit d'encodages littéraire, mathématique, physico-chimique, biologique, religieux...

Pense, ici, que c'est aux limites de cette vie, justement, que la fiction cesse. Et c'est donc là, entre la naissance et la mort, que s'affirme ce deuxième degré d'oubli : là où, une fois entré dans le langage, tout n'est qu'une lutte d'écritures. Ici, la vie de Don Quichotte s'offre à toi comme une illustration parfaite de notre habitation vertigineuse quand tout est soumis aux projections narratives, sauf aux dernières pages du livre consacrées à la mort du personnage. Mais, *en attendant la mort*, voilà ce qui nous est offert : une existence comme un vaste champ conflictuel d'écritures à l'image de la dispute

continue entre le chevalier et son écuyer. C'est ici, tu peux le comprendre, que se noue la passion de notre temps pour les complots, les conspirations, les contre-récits : un jeu d'écriture, à la vie, à la mort, qu'aucune voix, qu'aucune autorité arbitrale ne parvient à stopper.

*Le syndrome de Don Quichotte,
paradoxes d'une vie envoûtée*

Nous en sommes là au début du vingt et unième siècle : nous vivons dans l'oubli des appuis primordiaux de la vie. Telle une piqûre de rappel, la destruction des espèces et le bouleversement du climat maintiennent l'ostinato d'une possible mort, mais nous n'acceptons pas de nous soumettre sagement à cette vérité terrestre. Très vite, nous reprenons le chemin de nos *sémiosols*, tel Don Quichotte relançant ses visions. Nos codes humains resserrent leur emprise sur le vivant, ils se déprennent des choses. La foi en nos fictions – l'acceptation de la réalité construite par elles – est notre horizon : et ce, quand bien même des voix-sentinelles choisissent de se remettre à l'écoute de la Terre. En tant qu'espèce, tu vois, nous étendons le royaume de nos habitations oubliées de la vie ; à l'image de ceux qui, étudiant les récits bibliques, finissent par vivre à l'intérieur des textes, et croient que le temps présent n'en est que le miroir. Par l'expansion de nos langages économiques, politiques, cartographiques, comptables... nous naturalisons nos fictions et construisons le réel. Puis, nous y vivons tel Don Quichotte dans ses chimères. C'est cela que recoupe ce degré deux : croire dans la production humaine et ne plus en sortir,